Lepage, Ketchen, Marchand et Gagnon, — les Révérends Pères Albert NAESSENS, Léon DOUCET, Alphonse JAN, Henri LACOSTE, Alphonse DESMARAIS, Victorin GABILLON, Pierre COZANET, Jean TAVERNIER, Alphonse PARADIS, Adolphe VALLIÈRES, Alexis TÉTREAULT, Guillaume BRABENDER, Pierre HÊTU, Ubald LANGLOIS, Charles DEVIC, Pierre MOULIN, Léandre PILON, Henri ROUTHIER, Adolphe WATELLE, Pierre LE BRÉ et Joseph LE BRIS, un des anciens Supérieurs du Juniorat, — les Frères O'SULLIVAN, THIBEAULT, Antoine KACL, Henri GUIBERT, Joseph VARY et Louis ROYER. Plusieurs noms nous ont échappé.

Ad multos annos !

XIV. — Aux Glaces polaires..., en Été (1926) [1].

Une randonnée en esprit dans l'Extrême-Nord est le plus fascinant voyage qui soit. Les lecteurs des *Glaces polaires* ont pu suivre nos Missionnaires dans leurs courses d'hiver à la raquette ou en traîneau, sous la bise et dans la tempête, à travers les immensités des prairies et des montagnes. En été, escortés, sans souffrir, de myriades de moustiques et de brûlots, ils les ont accompagnés, en canot, sur les lacs étendus comme la mer, sur les rivières immenses comme des fleuves, dans les portages embarrassés et interminables.

Pour ma part, maintes fois, j'ai fait par la pensée ces excursions dans les steppes du grand Nord, au pays de l'*Épopée blanche*. Et voilà qu'en l'année 1926, grâce à la bienveillante invitation de Sa Grandeur Monseigneur BREYNAT, *O. M. I.*, il m'a été permis de visiter toutes

(1) Cfr. « *La Bannière de Marie Immaculée* » (Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ontario, Canada), XXV[e] année (1927), pp. 125-135 : « AUX GLACES POLAIRES »... EN ÉTÉ (Joseph GUY, *O. M. I.*).

les Missions du Vicariat apostolique du Mackenzie situées sur les deux rives de la rivière du même nom. Une si généreuse proposition ne pouvait pas ne pas être accueillie.

A la fin de l'année scolaire, le professeur s'engageait donc sur les grandes routes qui conduisent à l'Extrême-Nord.

D'ailleurs, l'occasion était exceptionnelle. Monseigneur BREYNAT célébrait, cette année-là, son Jubilé d'argent épiscopal. Vingt-cinq ans d'épiscopat aux Glaces polaires ! Je n'aurai pas eu le bonheur de participer aux fêtes grandioses célébrées dans toutes les Missions. Les échos seuls m'en parviendront, mais quels échos ! Ils rediront les privations et les souffrances de cet évêque héroïque ; ils rappelleront les courses et les travaux incessants du pasteur qui s'est épuisé à la tâche. Dans les monuments élevés à la gloire de DIEU, ils signaleront les prodiges de la charité et de la générosité ; ils établiront clairement la preuve indiquée par Sa Sainteté PIE XI, dans une lettre au cher Jubilaire, que « malgré les distances énormes à parcourir et la grande difficulté des voyages, très peu restent de tous les habitants de la contrée à qui n'ait pas été apportée la sagesse de la Croix ». Chaque Mission avait tenu à honneur de fêter, selon ses moyens, le digne Vicaire apostolique. Car le Vicariat du Mackenzie est, en grande partie, son œuvre ; et elles se comptent nombreuses, les institutions fondées par son premier titulaire. Ce n'était que le merci du cœur qui s'exhalait dans ces chants, ces adresses, ces déclamations, rivalisant pour célébrer dignement le Père, le Missionnaire, l'Évêque. Avant d'entreprendre le voyage, je ne pus qu'offrir mes félicitations et mes souhaits à Sa Grandeur. Mais au retour, après avoir vu de mes yeux les merveilles d'apostolat étalées dans ce vaste pays, c'est le tribut d'une admiration sans bornes que j'adresse au vénéré Jubilaire et à ses vaillants collaborateurs, avec l'espoir qu'ils atteindront, avant peu — réalisant en ceci leur plus intime désir, — jusqu'aux confins du monde. Pour vous associer à la fête et vous convaincre de ces succès

apostoliques, suivez avec moi, bienveillants lecteurs, l'Évêque, les Missionnaires et les Religieuses dans l'Extrême-Nord, et jugez, par vous-mêmes, des progrès de l'évangélisation dans ce pays reculé.

* * *

D'Ottawa à Edmonton, le luxe et la rapidité des wagons éliminent pratiquement les distances ; et, trois jours après le départ de la Capitale fédérale, le voyageur se retrouve dans la Capitale albertaine, frais et dispos. Une réception cordiale et une nuit de repos au Scolasticat des Oblats font partie intégrante d'un voyage d'Ottawa à la Mer Glaciale.

La moitié du trajet est déjà franchie, soit 2.100 milles : trois jours ont suffi pour couvrir cette distance. Les autres 2.100 milles prendront, exactement, cinq fois plus de temps. Toutefois, d'Edmonton à Aklavik, dernier poste des Missions du Mackenzie, le voyage d'été s'effectue dans des conditions de confort moderne — chemin de fer, automobile, bateaux à vapeur — qui constrastent avec les difficultés des voyages de jadis et de ceux des hivers actuels.

Le chemin de fer permet de franchir la première étape, d'Edmonton à Waterways (300 milles), en une journée. Les rapides de l'Athabaska, si fameux dans l'histoire du transport des Missions, se trouvent ainsi évités ; les routes, où les charrettes à bœufs s'enlisaient si souvent avec passagers et bagages, sont abandonnées ; les misères de toutes sortes, inhérentes aux voyages des prairies et des marais, ont disparu. Maintenant, c'est dans un wagon-lit — oh ! modèle désuet — que nous sommes traînés par la locomotive, qui lance à tous les échos son pouf-pouf triomphant ; car c'est un triomphe que cette pénétration dans la forêt vierge et cette conquête des marais sans fond par le chemin de fer. Nul, mieux que le Missionnaire, ne peut l'apprécier.

Une halte au Lac La Biche rompt la monotonie de la route, en nous permettant de visiter un village typique

du Nord et une jolie église paroissiale. Le peu de temps qui est à notre disposition nous empêche de pousser plus loin, jusqu'à la Mission indienne, située à huit milles du village. Nous nous contentons d'adresser un salut du cœur aux chers confrères qui s'y dévouent.

Waterways est atteint vingt-quatre heures après le départ d'Edmonton. Mais je ne fais qu'y passer, me hâtant d'aller goûter la si fraternelle hospitalité du Révérend Père Adolphe LAFFONT, établi à MacMurray. Nous sommes à l'entrée du grand Nord, mais non encore au Vicariat du Mackenzie. La juridiction de Monseigneur Émile GROUARD, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de l'Athabaska, s'étend, en cette partie du pays, jusqu'à la ligne frontière des Territoires du Nord-Ouest.

Pour m'outiller en vue du voyage, j'avais parcouru de nouveau les pages des *Glaces Polaires*, des *Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, des *Apôtres Inconnus*, des *Soixante Ans d'Apostolat ;* et, naturellement, c'était le cœur un peu ému que j'abordais ces Missions, témoins de si sublimes dévouements. En descendant, sur un confortable bateau à vapeur, la Rivière La Paix jusqu'au Lac Athabaska, je revoyais les flottilles de canots ou les lourds chalands transportant voyageurs et bagages au gré du courant et à travers mille dangers.

C'est un peu avec cette impression que je descendis au quai de Fort Chipewyan, à la Mission de la Nativité. Mon cœur était un peu serré à la pensée du travail héroïque que les Missionnaires avaient dû s'imposer pour s'établir sur cette butte de roche granitique, y construire église, résidence et école-pensionnat, y dessécher un marais pour en faire un jardin, — le seul de l'endroit. Et je songeais aux courses incessantes des Pères sur le lac et dans les bois, aux dévouements secrets des Religieuses auprès des enfants et des malades. Même je craignais d'accepter, au déjeuner, les œufs frais que l'on me présentait de si bon cœur, croyant sincèrement que l'on se privait du nécessaire à mon avantage. J'avoue, cependant, qu'en face de l'accueil si fraternel des Révérends Pères Édouard JASLIER et

Napoléon LAFERTÉ (celui-ci, mon ancien élève au Juniorat) et la gaieté communicative des bonnes Religieuses, je fus guéri de mes appréhensions pour toute la durée du voyage. Je me sentis dès lors chez moi, parfaitement à l'aise dans cet endroit et dans toutes les Missions, tant j'y respirais, avec l'air si pur des vastes étendues du Nord, le bonheur des âmes généreuses et des dévouements héroïques.

L'arrêt à Fort Chipewyan étant très court, il fallut repartir sur le Lac Athabaska et continuer sur la Rivière des Rochers, pour atteindre, le même soir, le Fort Fitzgerald. En débarquant à cet endroit, un Oblat salue avec émotion une croix de bois, plantée à quelque distance de la Mission, à l'endroit où se noyèrent deux Missionnaires (l'un arrivant d'un jour), les Révérends Pères Benoît BRÉMOND et Joseph BROHAN. A l'église de la Mission, je surprends Monseigneur Célestin JOUSSARD, *O. M. I.*, au confessionnal, attendant les pécheurs. Étonnement et accueil paternel, d'un côté, joie et admiration, de l'autre, rendirent cette rencontre vraiment réconfortante. Hélas, elle fut de bien courte durée, car des automobiles — des vraies — attendaient les voyageurs. Le portage de seize milles, qui nous sépare de Fort Smith, est traversé, en plein minuit, à la clarté... du jour.

* * *

Fort Smith (60e degré latitude nord) est la première Mission du Vicariat apostolique du Mackenzie, de même que le chef-lieu des bureaux du Gouvernement fédéral. Une église moderne — construite l'an dernier, — un hôpital, une école de jour et une résidence pour les Missionnaires constituent le groupe des édifices religieux de l'endroit. A vingt milles de là, la Ferme Saint-Bruno, par ses rendements magnifiques, assure aux diverses Missions les viandes et les autres denrées alimentaires de première nécessité. A proximité, des sources et dépôts de sel sont exploités au bénéfice des Missions.

Un matin, au lever, Monseigneur BREYNAT, accom-

pagné du Révérend Père Isidore Belle, *O. M. I.*, Assistant général, vint nous causer une agréable surprise. Ils arrivaient, ensemble, de la visite des Missions du Vicariat. Aussi la journée se passa-t-elle en causeries des plus agréables.

Le même soir, je prenais place sur le bateau à gazoline qui avait amené nos deux voyageurs, en route pour Résolution, à deux cents milles plus loin. De Fort Smith à Résolution, la Rivière des Esclaves traverse un pays plat et marécageux sans grand intérêt, si ce n'est la dénudation des berges, qui s'opère de manière lente mais sûre.

A Résolution, siège épiscopal de Monseigneur Breynat, l'évêché, la cathédrale et une école-pensionnat pour les Indiens témoignent hautement en faveur des œuvres élevées et maintenues dans ces pays par de généreux dévouements. Le Révérend Père Alphonse Duport, avec sa belle communauté, ouvre bien grandes les portes de sa maison et plus grandes encore celles de son cœur, durant les cinq jours de halte à Résolution (1). Ces quelques jours me mirent en contact avec le travail prodigieux des Frères convers de cette Mission, la pourvoyeuse de toutes celles du Vicariat. Culture de vastes champs, avec l'aide des bœufs, entretien des jardins, soins d'un troupeau, préparation du bois de chauffage, pêche d'automne et d'hiver (25.000 poissons), coupe de bois (en chantier et au moulin) pour les constructions, travaux de tous genres occupent tous les instants de ces *Apôtres inconnus*, — hormis ceux donnés, très fidèlement, aux exercices de la communauté.

Les Sœurs Grises de Montréal prolongent, à Résolution, la lignée de leurs héroïques devancières, par leur dévouement admirable, leur esprit de sacrifice, leur abnégation à toute épreuve, leur charité immense comme le grand lac qui s'étend, à perte de vue, devant leur demeure.

La population indienne, réunie pour le payement

(1) Le Père Duport (1876-1899-1902) est mort, à Tarbes (France), le 24 Décembre 1926. *R. I. P.*

du traité, formait un groupe intéressant ; et son départ, dans les frêles esquifs qui bravent le grand Lac des Esclaves, était vraiment impressionnant.

Puis, ce fut notre propre départ, mais non en canot. Un soir, à 11 heures, le *Distributeur* fait entendre sa sirène. Émoi dans la place. Toute la population se rend au quai saluer passagers et équipage. C'est une fête. Dans un *yacht* se casent Religieuses, Indiens, chiens, chats, malles, boîtes et... votre humble serviteur, pour atteindre le bateau impatient de repartir. Voici notre demeure pour les trois semaines qui vont suivre : bateau en bois, 175 pieds de long, deux ponts, trente cabines pour passagers, salle à dîner, salons, salles de bain, — le tout éclairé à l'électricité. C'est du confort. Et, avantage plus qu'appréciable, il nous sera possible de dire la Sainte Messe dans notre cabine, — avantage dont nous avons profité, chaque matin, à la grande joie des Frères et des Sœurs, nos compagnons de voyage. Les passagers étaient, pour la plupart, des touristes américains, des gendarmes, des traiteurs, des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des Indiens de tous les âges. Sous la sage direction de l'habile Capitaine Gardner — un catholique, ancien élève de nos écoles indiennes de Colombie, — nous nous engageons sur le grand Lac des Esclaves, le deuxième en grandeur du Canada.

Durant les six jours suivants, les Missions de Rivière aux Foins, Providence (église, école-pensionnat, résidence), Simpson (église, hôpital, école, résidence), Wrigley, Norman, Good Hope, Rivière Rouge Arctique — échelonnées, sur les deux rives du Fleuve Mackenzie, à des distances d'environ 150 milles les unes des autres, — sont successivement visitées par les touristes ou pèlerins, selon le cas (1). Les uns admirent les sites pittoresques, les points de vue merveilleux ; les autres, l'organisation et le fonctionnement des Missions. Tous

(1) Les Missions des Forts Rae, Liard et Nelson durent être nécessairement omises de l'itinéraire, à cause de leur situation géographique.

constatent l'emprise de la Foi catholique sur les peuplades indigènes et admirent, le cœur ému, les apôtres — Évêques, Pères, Frères et Sœurs — qui ont suscité ces merveilles. Les églises, les écoles et les hôpitaux surtout attirent l'attention de mes compagnons, qui me demandent souvent la permission de les visiter, — permission d'autant plus aimablement accordée qu'elle ne relevait pas de mon ressort. D'ailleurs, une visite dans une de nos institutions ne pouvait faire de mal à ces braves gens. Au contraire, l'Église de Fort Good Hope, à quatre-vingt-dix milles du Cercle arctique, construite en 1865, ravit tous les visiteurs par les décorations artistiques dues au pinceau du Père Petitot. A noter, au passage, une série de falaises parallèles, hautes de 150 à 400 pieds, et qui, au premier abord, semblent fermer tout passage. Mais le point d'entrée apparaît vite ; et le bateau glisse, majestueusement, dans le rétrécissement de la rivière, sur une distance de cinq milles, juste avant d'arriver à Fort Good Hope. Ces falaises portent, très justement, le nom de « Remparts » et rappellent en plusieurs endroits, par leurs amas fantastiques de tours et de donjons, les murs crénelés de Tarascon, le pays de Tartarin. En arrivant à l'embouchure du fleuve, les contreforts des Montagnes Rocheuses semblent venir à notre rencontre ; et, alors, le fleuve, sans perdre de son ampleur, côtoie, contourne, traverse les montagnes, produisant des effets de paysages dignes de tenter le talent des artistes les plus experts.

* * *

Aklavik, le terme du voyage, est atteint le 26 juillet. Arrivée solennelle ! Entre deux haies lointaines de montagnes et de glaciers aux cimes resplendissantes, notre bateau descend la rivière, aux acclamations de la foule, relativement nombreuse, qui se presse sur les rives du village mi-indien mi-esquimau. Cinquante milles nous séparent de l'Océan Glacial ; et, cependant, nous avons l'illusion d'être dans une zone tempérée. Nous

nous trouvons dans l'Estuaire du Mackenzie (69° latitude nord), en plein pays esquimau, à trois cents milles en dedans de la zone arctique. Une école-pensionnat, une maison-chapelle, un hôpital en construction, tous édifices catholiques, sont les premières bâtisses aperçues. Elles produisent une réconfortante impression sur tous les voyageurs, dont plusieurs, surtout les touristes américains, s'attendaient à voir, tout au plus, des *iglous* ou des baraquements quelconques. Ce n'est pas encore la « terre stérile » ; mais guère s'en faut, car le sol reste gelé, tout l'été, à un pied de la surface, rendant toute végétation impossible. Nous voilà au pays du « soleil de minuit » ; malheureusement, nous arrivons quelques jours trop tard pour jouir de ce spectacle unique, quoique nos nuits ne connaissent pas d'obscurité, durant la plus grande partie du voyage.

A l'extrême surprise d'un *archdeacon* anglican, cinq Pères et deux Frères forment la communauté des Oblats, durant les quelques jours d'escale à Aklavik. Les Sœurs, au nombre également de sept — elles resteront cinq, après le départ du bateau, — ont actuellement, sous leurs soins, une vingtaine d'enfants indiens (il y en aura quarante, demain), en attendant les petits Esquimaux de la mer. Fondée il y a trois ans, cette Mission d'Aklavik s'annonce digne de ses aînées. Peu à peu, les Esquimaux du voisinage s'approcheront des Missionnaires et des Religieuses. La grâce de DIEU fera le reste.

Le seul incident désagréable du voyage se produisit à Aklavik. L'*archdeacon* sus-mentionné digère mal, m'a-t-on dit, la fondation catholique et la présence des Missionnaires et des Religieuses. Nous étions, le Révérend Père Joseph TROCELLIER, Missionnaire en charge, et moi-même à visiter l'hôpital anglican, lorsqu'à brûle-pourpoint l'*archdeacon* nous aborde, en déclarant qu'il défendait l'accès de l'institution aux malades catholiques. Devant les protestations du Père TROCELLIER, il ajoute qu'en cas d'admission les Pères ne seraient pas autorisés à visiter leurs fidèles, à moins d'être accompagnés

par un ministre protestant ; et, en l'absence de ce dernier, aucune visite ne sera possible. C'était le comble de l'intolérance, de l'étroitesse et du fanatisme. Aussi l'affaire, qui se répandit comme une traînée de poudre, fit-elle sensation dans la place ! Elle nous attira les sympathies de tous les protestants d'Aklavik (y compris le ministre résidant) et de tous les passagers du bateau. Plusieurs de ces derniers refusèrent, au retour, d'adresser la parole au digne *archdeacon*, — nous priant, au surplus, d'agréer des excuses. C'est un incident typique ; mais je dois à la justice de dire que ce fut le seul du genre, durant toute notre tournée.

* * *

Un des collègues du cher homme me faisait la remarque que les catholiques avaient la haute main sur les Indiens du Mackenzie. Il disait juste. En effet, un septième seulement de la population indienne est protestant ou païen. Les ministres quittent, les uns après les autres. Même l'évêque a démissionné, en face de l'insuccès, et deux *clergymen* se sont retirés, cette année. Il n'y a plus, dans le district du Mackenzie, que cinq ministres protestants, alors qu'un Évêque, vingt et un Pères, vingt-six Frères convers et quarante Sœurs Grises continuent à s'y dévouer, pour les chères âmes des Indiens, dans quatorze Missions, cinq écoles et deux hôpitaux, sur un territoire de plus d'un million de milles carrés. Les Sœurs Grises de Montréal ont la direction de sept établissements et rivalisent de générosité dans le sacrifice avec les Pères et les Frères Oblats. Le Révérend Père Pierre Duchaussois, *O. M. I.*, a immortalisé quelques traits de leur apostolat dans son livre intitulé : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord.*

Les habitants de ces régions appartiennent aux grandes familles des Dénés et des Esquimaux. Contrairement aux Indiens des prairies, ils ne sont pas confinés dans des *réserves.* Personne ne leur a contesté encore l'immensité de leur pays — trop froid, trop inculte et trop inabor-

dable. Ils y vivent à la manière primitive, c'est-à-dire de chasse et de pêche.

Les Dénés se partagent en huit grandes tribus, ainsi distribuées : les Montagnais, les Mangeurs de Caribous et les Castors, dans les Missions de l'Athabaska, — les Couteaux-Jaunes, à Résolution, — les Plats-Côtés-de-Chiens, à Fort Rae, — les Esclaves, aux Forts Providence, Simpson, des Liards et Nelson, — les Peaux-de-Lièvres, aux Forts Norman, Wrigley et Good Hope, — les Loucheux, à la Rivière Rouge arctique. Les sept premiers groupes se ressemblent beaucoup par la langue, à base de montagnais ; mais le Missionnaire des Loucheux doit apprendre un dialecte totalement différent de celui de ses confrères. Tous ces Indiens, en très grande majorité catholiques, firent au Missionnaire de passage un accueil remarquablement cordial et souvent bien touchant. C'était une fête, un triomphe, que ces arrêts — trop courts, à notre gré — dans les différents postes. Partout, on accourait au-devant de nous, sans s'occuper des autres passagers, nous donnant la traditionnelle poignée de main, nous escortant jusqu'à la résidence du Père et nous reconduisant au bateau avec un certain regret. Même, dans un endroit où le prêtre ne peut faire que des stages occcasionnels, on insista pour me garder, disant que j'avais bon pied, bon œil, et que je ferais plus de bien dans la région qu'au pays des blancs. Je faillis céder ! Tous ces Indiens sont filialement attachés à leurs Missionnaires, qui leur rendent affection et dévouement au centuple par toute leur vie de sacrifice et d'héroïsme.

Les Esquimaux sont établis sur le littoral de l'Océan Glacial arctique, depuis le Détroit de Behring, extrémité ouest de l'Alaska, jusqu'au Détroit de Belle-Ile, extrémité sud-est du Labrador. Ceux de l'ouest visitent Aklavik. Mais, comme nous étions à l'époque de la pêche à la baleine blanche, — la plupart étant à la mer — quelques rares spécimens, frétant leurs bateaux, furent les seuls aperçus. Leur figuré accuse, à ne pas s'y méprendre, le type japonais. Et j'ai ouï dire que leur caractère a

de grandes analogies avec le peuple de l'Archipel du Soleil Levant et trahit une étroite parenté. Ils ont la réputation d'être très intelligents et industrieux. D'ailleurs, l'habileté dont ils font preuve, dans leur lutte incessante contre les éléments et dans la conquête des moyens de subsistance, le démontre manifestement. Je les considérais avec intérêt et attendrissement, songeant aux sacrifices de toutes sortes qu'ils ont coûtés et... coûteront à notre Congrégation. Je me reportais, irrésistiblement, aux Missions de la Préfecture de la Baie d'Hudson, où des chrétientés, établies depuis quelques années, rappellent, par leur ferveur et leur enthousiasme, les premiers temps de l'Église.

Cette année, le Révérend Père Pierre FALLAIZE — à la demande expresse de l'Officier en chef, au Canada, de la Compagnie de la Baie d'Hudson — a fait l'inspection de tous les postes établis dans la Mer Glaciale. Il a recueilli des données précieuses, en vue de fondations ultérieures sur ce territoire exclusivement habité par les Esquimaux (1). Le cher Père est le quatrième d'une phalange héroïque de Missionnaires désignés par leur évêque pour la conversion des Esquimaux. Les Pères Guillaume LEROUX et Jean ROUVIÈRE furent mis à mort par leurs guides, et le Père Joseph FRAPSAUCE se noya au cours d'une excursion apostolique. *Sang des martyrs, semence de chrétiens :* c'est le cas, plus que jamais, de le dire, et les pronostics indiquent clairement le succès de l'effort évangélisateur dans les régions arctiques.

Le Ministre d'Aklavik — qui prend sa retraite, cette année, — en réponse à la demande que je lui fis s'il y avait des ministres enterrés dans le terrain de la mission protestante, me répondit :

— « Nous ne demeurons pas assez longtemps dans ce pays pour y mourir, et nous ne venons pas dans ce dessein. »

C'est une déclaration à retenir. Elle explique, en

(1) Voir « *Missions* », LXI[e] année, Num. 232 (Décembre 1927), pp. 763-775 : — NOUVELLES ET VARIÉTÉS : *Un Voyage d'Exploration dans l'Océan Glacial.*

partie, l'insuccès des missionnaires anglicans dans ces lointaines régions. Par ailleurs, elle indique le secret de la réussite de ceux et de celles qui vont aux *Glaces polaires* pour y vivre, y faire connaître et aimer notre sainte Religion et y dormir leur dernier sommeil à côté de leurs fidèles chrétiens. Les tombes de Pères, de Frères et de Religieuses, semées dans les cimetières de toutes les Missions jusqu'au Fort Good Hope, ne sont-elles pas des témoins, muets mais combien éloquents, des sacrifices accomplis pour l'évangélisation des âmes ?

* * *

Après deux jours passés à Aklavik, en compagnie des Pères, des Frères et des Sœurs, il fallut songer au retour. Nous nous éloignâmes lentement, comme à regret, avec la pensée que tous ces chers nôtres seraient isolés, durant plusieurs mois, dans leurs neiges et leurs glaces. Le retour — plus long que l'aller, puisqu'il faut remonter les rivières — fut, cependant, tout aussi intéressant et varié. Le séjour dans les postes se prolongea selon nos désirs, grâce à l'obligeance de notre aimable capitaine, qui nous consultait toujours. Le Révérend Père Camille LEFEBVRE, *O. M. I.*, Procureur des Missions du Mackenzie, qui s'était joint à nous à Simpson, intéressa vivement tous les passagers par les récits et les renseignements que lui vaut sa longue expérience de l'Extrême-Nord. Pour moi il fut un guide précieux et un gai compagnon.

A Providence, les enfants firent fête aux touristes, émerveillés de leur facilité de diction et d'exécution. A Fort Chipweyan, une surprise m'était réservée. Durant la Messe que je célébrai dans la chapelle de l'école, les voix parfaitement exercées des enfants enlevèrent nos beaux cantiques. Et, à la réception qui suivit le déjeuner, nous pûmes nous rendre compte, une fois de plus, des prodiges opérés par la patience, le dévouement et le savoir-faire des inimitables Sœurs Grises.

C'est avec une émotion facile à comprendre que je

pris place sur le train qui devait me ramener à la civilisation et à mes classes. Je venais d'assister à la plus belle leçon de générosité, d'abnégation et d'apostolat qui se puisse donner. J'avais parcouru les Missions où Évêque, Pères, Frères et Sœurs peinent et souffrent, dans l'isolement et mille épreuves, pour établir le règne du Christ. J'avais appris à connaître davantage les belles œuvres du Mackenzie. Puissé-je, par les faibles moyens dont je dispose, aider de plus en plus ces chères Missions, les faire connaître et aimer par toutes les âmes généreuses qui s'intéressent aux labeurs des Missionnaires des pauvres aux pays des glaces !

Joseph Guy, *O. M. I.*



XV. — La Mission de Lejac, au Yukon [1].

Il semble que je sois né pour un va-et-vient continuel. La plupart de nos Indiens reviendront bientôt de leur chasse. Il me faudra, alors, repartir faire la tournée des différents villages ou campements, disséminés jusqu'à une distance de 150 milles d'ici. Et ce sera la même chanson, tout l'hiver. Beau temps, mauvais temps, le trappeur du Bon Dieu doit continuellement visiter ses trappes, s'il ne veut pas que son gibier se perde.

En ce moment, nous n'avons encore que très peu de neige, bien que le thermomètre soit déjà descendu à —18 centigrades. Je puis encore faire mes courses, au moins les plus rapprochées, avec notre chevrolet. Ce n'est pas très chaud, surtout si un pneu vient à se crever, mais c'est encore mieux que d'avoir à faire de 40 à 50 milles en traîneau, avec des chevaux qui ne sont pas très familiers avec l'avoine. Mais, bientôt, il faudra

(1) Lettre datée de Lejac (1er décembre 1928) et adressée par le Révérend Père Elphège Allard à sa mère et à ses frères et sœurs.